

Mbanza te mais awa nde!¹ (ça sert à rien d'aller en Europe, c'est ici que ça se passe)

Entretien avec Mega Mingiedi

Carte imaginaire de Kin par Mega Mingiedi.



1. *Mbanza* : expression en lingala pour désigner le voyage d'aller simple pour l'Occident dont rêvent de nombreux Congolais... « Mbanza te » ajoute la négation à ce phénomène. *Mikili* étant de l'argot du lingala qui désigne l'Europe. C'est un dérivé *mokili*, le monde.

2. *Eza Possibles* : collectif, plateforme qui réfléchit sur les questions d'art contemporain.

Ce texte mis en ligne gratuitement sur le site www.alternatives-theatrales.be est la version intégrale d'un article publié partiellement dans le n° 121-122-123 d'Alternatives théâtrales *Créer à Kinshasa*.

C'est un plasticien incontournable dans la dynamique des collectifs kinois. Son travail exprime une grande liberté imaginaire. Il n'attend pas de ses concitoyens la reconnaissance qu'il a déjà acquise à l'extérieur. Rencontre avec Mega Mingiedi.

Martin van der Belen : Peux-tu retracer ton parcours, ce qui t'a amené à devenir artiste à plein temps... ?

Mega Mingiedi : Enfant, je dessinais tout le temps. Par terre, sur des carnets, mes cahiers. On m'encourageait à le faire. Les profs à l'école faisaient même appel à moi pour que je vienne dessiner sur les tableaux des autres classes. Logiquement, j'ai été inscrit au lycée des Beaux-Arts, puis à l'Académie, juste à côté... J'ai choisi l'option sculpture. J'ai eu le goût de travailler le bois à travers un maître, Guy Lema. Aux Beaux-Arts, je pense avoir reçu une bonne formation technique. Parmi les professeurs, l'un d'eux faisait vraiment preuve d'ouverture sur l'art de recherches qui évoluait alors à l'extérieur. Kamanda Tumba, aujourd'hui parti travailler à Brazzaville, nous a fait découvrir cette liberté à travers des livres, des revues, des vidéos. Et l'art du recyclage, qu'on y voyait, m'a particulièrement tenté. J'ai alors beaucoup travaillé des techniques à base de rebus, comme le papier mâché. D'année en année, j'ai compris ce qu'est le métier d'artiste, cela me stimulait de plus en plus. En 2003, l'installation *Wenze wenze* a fait l'effet d'un détonateur au sein des collectifs qui commençaient à s'activer. Ce qui était au départ une performance avec

quelques carcasses de voitures dans les jardins des Beaux-Arts s'est transformé en une montagne de ces épaves qui traînaient alors dans les rues de Kin. Et autour de ça s'est organisé spontanément un véritable festival. Comme si les étudiants avaient déclenché un feu incontrôlable, défiant l'académisme de l'enseignement artistique et le besoin d'espace et de liberté revendiqué par les jeunes. C'est devenu un moment fondateur pour toute la génération d'artistes qui était en train d'émerger. *Eza Possibles*² est né dans ce tourbillon. C'est un collectif kinois rassemblant au départ cinq artistes plasticiens, sculpteurs et peintres autour d'une certitude : « C'est possible de secouer l'art contemporain et de le faire descendre dans la rue, dans la vie, dans la réalité des Kinois ». Patou Nsimba, Eddy Eketé, Freddy Yombo Mutombo, Pathy Tshindele et moi-même avons monté ce collectif pour échanger, interpeller et intégrer l'art contemporain dans la vie des gens. L'art comme reflet du quotidien, mais aussi comme support de réflexion... De 2006 à 2008, je suis allé étudier à l'École supérieure des Arts décoratifs de Strasbourg. Comme neuf autres Congolais de ma promotion, on s'est retrouvés en France, grâce à une bourse inscrite dans le cadre du partenariat existant entre ces deux établissements artistiques. C'est là où j'ai fini mes études...

M. v. d. B. : Cette fin de parcours académique en France a été une expérience importante pour affirmer ton identité d'artiste, non ?

M. M. : Oui, effectivement, ça a été un passage important.

Bien que déstabilisante au début, l'expérience m'a appris à devenir professionnel... Les trois premiers mois à Strasbourg ont été assez difficiles. Il m'a fallu du temps pour comprendre comment ça fonctionne, trouver mes repères. On nous demandait de la réflexion et de la rapidité d'exécution, un nouveau défi pour nous. Mais en contre partie, on nous demandait de proposer des choses. C'est une pédagogie de liberté partagée entre professeurs et élèves. On n'y était pas habitué. Et comme en plus, on nous demandait de respecter les délais, ce n'était vraiment pas évident. Une fois cette étape dépassée, je me suis rendu compte que nous les Congolais on avait un avantage sur les autres élèves: on possédait déjà beaucoup de pratique et cela compensait que nous ne soyons pas des littéraires...

Avec Eddy Ekte, qui vit aujourd'hui en Europe, nous étions dans l'option « objets transversaux ». On vous y apprend à croiser les disciplines. Ma première installation, par exemple, représentait une pirogue, en alliant le design, l'objet et la photo. Tandis qu'au final de cette année-là, j'ai présenté un mémoire et une installation. J'avais déjà acquis un jargon artistique et une approche plus conceptuelle. On nous a appris à approfondir un sujet, monter et figurer un projet. Cela a beaucoup complété ma formation initiale par de bonnes bases. J'en retiens que l'artiste ne doit pas uniquement rester dans son atelier, qu'il doit rester ouvert et être engagé dans la société.

J'ai gardé le contact avec certains profs et des anciens étudiants de l'époque. Non seulement parce que l'école de Strasbourg organise un suivi pour les artistes qui en sortent, mais aussi parce que ces personnes représentent des références dans ma carrière, et je n'hésite pas à les consulter dans les grandes étapes de mon travail...

De retour à Kin, on a pu partager ici ce qu'on avait appris là-bas, avec les futurs boursiers en partance pour Strasbourg. On nous avait promis un statut d'assistant, mais malheureusement, rien n'a suivi. Il semble que c'est verrouillé du côté des opportunités académiques. Pourtant, on pourrait bien y contribuer en tant qu'intervenants temporaires. On a beaucoup de choses à dire. Ce que nous avons ramené comme bagages, c'est du savoir et ça vaut bien plus que du matériel... Certaines personnes n'ont pas vraiment compris pourquoi je suis rentré, surtout que je n'ai jamais acheté de voiture, ni de maison. Elles me voient comme un fou, déjà un peu *mundele*. Et le fait que je roule à vélo confirme cette folie, car Kinshasa est devenue très hostile à ce moyen de transport, oubliant qu'il était celui de la majorité des Congolais dans les années soixante...

M. v. d. B. : Après cette expérience, il y a eu encore d'autres jalons décisifs pour toi, non ?

M. M. : Mon expérience la plus forte a été en Afrique du Sud, à Johannesburg. Avec Pathy Tshindele, nous avons été invités à une résidence d'un mois, au Dril Hall, ancienne caserne reconverte en centre culturel important. Ça a amplifié ma vision. On devait habiter dans un quartier du centre-ville. On a sympathisé et réfléchi avec les gens sur place. Et à la fin on devait présenter des productions dans des espaces ouverts. C'est le principe des « scénographies urbaines ». Moi, j'ai présenté mon travail dans ma chambre. Peut-être avait-elle été celle Mandela ? J'ai conçu une micro ville imaginaire de Jobourg. Sur les quatre murs, j'ai réalisé une fresque, avec des slogans, des poèmes, des dédicaces,

de la vie quotidienne des Sud-Africains. Et au milieu de la pièce, j'ai développé une énorme sphère en tuyaux pvc, recouverts de papiers journaux. Ma ville avait envahi tout l'espace. Le jour de la présentation, une fois la porte ouverte, les gens ont trouvé ça incroyable et original. Et cela a donné aux organisateurs l'envie d'encourager les artistes à créer en toute liberté dans leurs chambres, une solution pour éviter d'être confronté à la violence des rues de la vraie ville...

M. v. d. B. : Tu es aussi passé plusieurs fois en Belgique ?

M. M. : Oui, j'y ai participé à deux résidences. La première avait pour thème « le néolibéralisme dans l'art » et était organisée par Okup et notre collectif Eza Possibles. On a fini par une performance aux pieds des institutions de l'Union européenne. Trois autres artistes et moi on jouait le lobby africain, celui qui mange des dollars. C'était des billets imprimés sur du papier comestible. Notre bouche est devenue toute verte... La deuxième résidence, sous le nom de « Kin bala Kin », présentait mon regard sur deux villes, mélangeant installation, vidéo et « récit-fiction », c'est-à-dire écrire des choses comme un dessin dans un espace..., lu par l'acteur Caju Mutombo.

M. v. d. B. : Aujourd'hui, six années après avoir fini tes études, tu es un plasticien et aussi un activiste du milieu culturel... Comment te situes-tu dans le panorama artistique kinois et quel regard portes-tu sur celui-ci ?

M. M. : Je suis un « mikiliste » particulier. Je pars en Europe, comme le rêvent beaucoup d'autres, mais reviens à chaque fois et je repars pour des projets.

Il y a quelques semaines, je suis revenu de la 4^e édition de la Biennale des Arts Actuels de La Réunion, où j'ai présenté une installation, avec performance vidéo et expo de dessins, et je prépare en ce moment une série de collages pour aller les présenter à Bordeaux. Étrangement, je n'ai jamais réellement exposé à Kinshasa... Hormis une intervention dans la bibliothèque du Centre Wallonie-Bruxelles, il y a quelques années. Parmi mes projets actuels, il y a mon travail d'atelier. C'est souvent sur papier, des séries qui parlent de sujets très libres comme mes villes imaginaires. J'y intègre collage et j'utilise beaucoup le stylo bille...

Et puis, je suis aussi très occupé par la préparation du projet de biennale d'art contemporain à Kinshasa « Yambo ! ». Elle devrait se tenir en octobre prochain. On est en pleine recherche de fonds, structuration et programmation.

Je suis de la jeune « génération de Strasbourg », certains dans la rue nous interpellent d'ailleurs par un simple « Strasbourg ! ». Le retour a été un choix difficile, mais on assume. Dans mon cas, tout le monde pensait que je serais le premier à vouloir rester là-bas. Mais ils ne savaient pas qu'on était dans un processus de recherche. J'ai compris les enjeux. Et si tu es conscient de ton talent, tu seras choisi pour y retourner.

Ici à Kin, on sent que ça bouge, c'est ici que cela se passe... La création est tout autour de nous, on la vit chaque jour, mais les subventions à huit mille kilomètres ! Il y a beaucoup de potentiel et entre les artistes il y a un challenge parce que nous savons qu'il y a une concurrence entre nous. Elle nous oblige à faire toujours mieux. Pour gagner, il faut bosser et faut bien structurer son boulot. On devrait avoir des curateurs congolais et des événements d'envergure ici pour attirer les regards



Mega Mingiedi.
Photo Martin van der
Belen.

extérieurs et stimuler le marché extérieur et intérieur. C'est désolant que dans une ville de onze millions d'habitants personne n'achète de l'art. Même si Mobutu a mis notre pays par terre, on peut lui reconnaître qu'il subventionnait pas mal d'activités culturelles et poussait son entourage à acheter des œuvres d'art. On pourrait vendre l'art aux entrepreneurs locaux, comme un bon placement... ! Il faut faire en sorte qu'on ne baisse pas les bras et qu'on puisse partager un savoir avec le cercle des amateurs d'art qui s'élargit de plus en plus à Kin. Nous travaillons dans un esprit d'ouverture sur le monde et sur le marché de l'art. J'arrive à vivre de ma création, en vendant principalement en Europe et aux USA. Mais cela reste un défi quotidien. Comme pour la plupart de mes amis, si une grosse tuile me tombe dessus, ce sera galère. Il faut que nous enfonçons encore des portes pour que le terrain artistique soit vraiment un champ ouvert. L'Académie c'est la maison mère en matière de formation artistique. Je suis fier d'y être passé et elle a ouvert des portes et mon esprit, mais il faut reconnaître que sa pédagogie date des années cinquante... Un jour, il faudra qu'on pense à recycler la vieille dame !